

Le baptême de Marie-Joséphine

En ce dimanche deux juillet 1848, la place de l'église Saint-Laurent de Chamesey, petite bourgade du premier plateau du Doubs, est inondée de soleil. Les paroissiens sortent de la grand-messe par petits groupes. Les dames, de sombre vêtues, la tête couverte d'une coiffe noire ou d'un fichu gris ou mauve, s'embrassent dès le porche franchi. Les hommes remettent leur chapeau et, pour se donner de l'aise, déboutonnent leur redingote en laissant voir et admirer la chaîne d'or ou d'argent de l'oignon dans le gousset de leur gilet. Ils se saluent d'une franche poignée de main, pour la plupart, ou d'un mouvement rapide de la main droite portée vers la tête pour quelques notables d'allure plus aristocratique.

Des enfants de cinq à douze ans jouent sur la pelouse, à droite du porche, dans l'attente du baptême que l'abbé Cucherousset, curé de la paroisse, a annoncé en chaire à la fin du sermon. Léontine Flajoulot, la plus grande des fillettes, tente de maintenir par des menaces réitérées un calme relatif aux abords du saint lieu. Elle a cependant fort à faire avec deux garçonnets de cinq ans environ, son frère Edouard et Jean-Baptiste Chatelain...

Les douze coups de midi sonnent. La place commence à se vider. Les femmes regagnent leur cuisine pour apporter une dernière touche au repas dominical et les hommes ont déjà rejoint le Café du Commerce, sur la route de Bretonvillers, pour l'apéritif agrémenté de quelques parties de tarots ou de quillettes avant que leurs enfants ne viennent leur rappeler

qu'il est l'heure de rentrer, que la mère crie et que cela sent déjà le brûlé dans les casseroles... et le roussi dans les cuisines !

L'abbé Cucherousset paraît sur le devant du porche. Il a passé un surplis blanc en fil de lin par-dessus sa soutane noire et les deux pans de son étole violette bordée de fils d'or retombent sur sa poitrine jusqu'en dessous de la ceinture. Quatre servants l'accompagnent: ils ont revêtu, eux-aussi, un surplis de coton blanc couvrant, sur le torse et les bras, une soutane rouge fermée sur le devant par une trentaine de boutons du col aux pieds. Le curé commence à manifester son impatience aux fidèles restés sur les marches du porche lorsqu'on entend, venant du côté de Longeville-les-Russey, le son joyeux des grelots d'un attelage arrivant au trot.

Quelques minutes plus tard, Joseph Muller arrête Bijou, son hongre comtois alezan, crins* lavés, sur la place et la famille Muller descend de la voiture. Christ prend Frénie, sa mère, dans ses bras et la dépose avec douceur sur le sol puis il tend les mains vers Marie-Augustine, son épouse. Celle-ci ne peut s'empêcher de l'avertir :

- Christ, ne laisse pas tomber notre petite Marie-Joséphine ! Tu n'es pas encore habitué aux bébés...

Le mari sourit en serrant sa fille enveloppée dans un molleton contre sa poitrine. Du bonnet de laine blanc du bébé s'échappent quelques rares cheveux blonds plaqués sur le front. Son épouse, aussitôt descendue de voiture, reprend l'enfant dans ses bras après avoir défroissé du plat de la main le derrière de sa robe. Joseph conduit l'attelage jusqu'à l'abreuvoir circulaire en pierre, de l'autre côté de la place, et attache l'hongre à un anneau puis il rejoint son frère, sa belle-sœur et sa mère.

Pierre Pêcheur et sa fille Constance attendent déjà devant l'église. Pierre embrasse Marie-Augustine, sa fille cadette, et pose délicatement ses gros doigts calleux de paysan sur le visage de sa petite-fille née treize jours plus tôt, le mardi vingt juin. Christ les salue et se retourne ; Frénie, sa mère s'est arrêtée à une vingtaine de pas en arrière. Elle regarde l'église et ses yeux, escaladant le clocher, vont se perdre dans le bleu du ciel de cette belle journée d'été.

*crins lavés : voir le glossaire

Son attention vient ensuite se fixer avec une sorte d'étonnement sur le prêtre et ses servants puis elle découvre les enfants impatientes, à droite du porche. Un pâle sourire éclaire alors son visage fripé par les rides comme une pomme reinette en février. Seuls les rires et les jeux enfantins peuvent encore faire jaillir une étincelle de joie dans son esprit occupé entièrement par les souvenirs du passé et presque imperméable aux choses du présent...

Christ vient la chercher en lui glissant quelques mots à l'oreille. Il prend sa main gauche et ils regagnent ensemble les deux familles et leurs proches devant l'abbé Cucherousset. Celui-ci demande aux fidèles de faire silence puis il se signe. Devant la porte de l'église, sous le porche, il se tourne vers Constance Pêcheur, la marraine, et vers Joseph Muller, que, dans sa grande tolérance, il a accepté comme parrain bien qu'il soit anabaptiste :

- Que demandez-vous à l'Eglise de Dieu ?

Ils répondent :

- La foi !

- La foi, que vous procure-t-elle ?

- La vie éternelle !

Le prêtre souffle trois fois sur le visage du bébé puis, avec le pouce, il en trace le signe sur son front et sa poitrine en disant :

- Reçois ce signe et sur le front et dans le cœur ! Embrasse la foi des divins commandements et sois telle dans tes mœurs que tu puisses déjà être temple de Dieu !

Tous les invités au baptême se signent aussi. Frénie ne les imite pas car sa foi anabaptiste le lui interdit. Dans la confusion de son esprit, elle comprend que tout est consommé, que sa petite-fille échappe pour toujours à la religion et à la tradition de ses ancêtres mennonites*, les Muller et les Graber... Et pourtant, auprès d'elle, il ne lui reste à aimer que Marie-Joséphine. De ses neuf autres petits-enfants en vie, quatre sont partis vers le Nouveau monde avec leurs parents, Michel et Marthe-

Catherine Muller, depuis treize ans et les cinq enfants de la pauvre Françoise résident à Glay avec Joseph Gerber, leur père, et leur tante Anna...

Pourquoi Christ en épousant Marie-Augustine, une catholique, a-t-il rompu le lien qui le rattache à Michel, son père, à Christ et à Maria Muller, ses grands-parents, aux parents de Frénie, Joseph et Elisabeth Graber de Couthenans ?